

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE D'ALFORT

Année 1930

N°

28

THÈSE

POUR LE

Doctorat Vétérinaire

(Diplôme d'État)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1930

PAR

Ambroise COLIN

Né à Lamballe (Côtes-du-Nord), le 31 Janvier 1887

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Essai sur le Cheval de trait du Maine

JURY { *Président* : GOSSET, Pr à la Faculté de Médecine de PARIS
 { *Assesseurs* { M. DECHAMBRE } professeurs à l'École Nationale
 { M. BRESSOU } vétérinaire d'Alfort.

PARIS

Éditions de la Revue " NOS ANIMAUX "

Journal des Vétérinaires Praticiens

8, Rue des Sainte-Pères, 8

1930

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE D'ALFORT

28

Année 1930

N°

THÈSE

POUR LE

Doctorat Vétérinaire (Diplôme d'État)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1930

PAR

Ambroise COLIN

Né à Lamballe (Côtes-du-Nord), le 31 Janvier 1887

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Essai sur le Cheval de trait du Maine

JURY { *Président* : GOSSET, Pr à la Faculté de Médecine de PARIS
 { *Assesseurs* { M. DECHAMBRE } professeurs à l'Ecole Nationale
 { M. BRESSOU } vétérinaire d'Alfort.

PARIS

Éditions de la Revue " NOS ANIMAUX "

Journal des Vétérinaires Praticiens

8, Rue des Sainte-Pères, 8

1930

Personnel enseignant de l'École Vétérinaire d'Alfort

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE;

Directeur : M. E. NICOLAS.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, R. RAILLIET
H. VALLÉE

PROFESSEURS ET CHARGES DE COURS

	MM..
Anatomie descriptive des animaux domestiques .	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale	MAIGNON
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie	NICOLAS
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique; zoologie	HENRY
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers; clinique; séméiologie et propédeutique, jurisprudence	ROBIN
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique; médecine opératoire, obstétrique	LESBOUYRIES
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique .	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, autopsies	PETIT.
Zootecnie et économie rurale	DECHAMBRE.
Agronomie, botanique et hygiène; matière médicale	{ DECHAMBRE ET HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale	VERGE.



PROFESSEUR AGRÉGÉ

M. LESBOUYRIES

CHEF DE TRAVAUX AGREGÉ

M. SIMONNET.

CHEFS DE TRAVAUX

M. MONVOISIN

M. MOUSSU (R.)

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation

A LA MEMOIRE DE MON FRERE RENE

A MA FEMME

A MES ENFANTS

A MES PARENTS

A MA FAMILLE

A MES MAITRES

A MES AMIS

A MON PRESIDENT DE THESE
MONSIEUR LE PROFESSEUR GOSSET

A MES JUGES
MONSIEUR LE PROFESSEUR DECHAMBRE

*Qui m'inculqua les premières
notions de zootechnie.*

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRESSOU

*Hommage de profonde recon-
naissance.*

INTRODUCTION

Dans chaque région de la France existe pour chaque espèce animale une race particulière, en rapports étroits avec la nature du sol sur lequel elle vit et dont elle consomme les produits.

Cette vérité, indiscutée lorsqu'il ne s'agit pas d'animaux soustraits artificiellement, comme le pur sang anglais, à l'influence du milieu, remonte évidemment à l'origine des temps.

Lorsque l'homme fit, suivant le mot, si souvent cité, de Buffon, « sa plus noble conquête », l'espèce chevaline n'était certainement pas d'un type uniforme. Lourde dans les régions septentrionales, elle s'affinait en descendant vers le Sud à mesure que le climat devenait plus chaud et le sol plus sec.

La civilisation progressant, cette différenciation s'accrut pour satisfaire aux exigences croissantes de l'homme. Il fallut des chevaux de selle, d'autres pour l'attelage, d'autres enfin pour traîner les lourds chargements, concurremment avec les bœufs à l'allure trop lente.

Dans chaque région on cultiva les aptitudes naturelles des chevaux indigènes et on les perfectionna, en éliminant dans la mesure du possible les éléments susceptibles de nuire au service recherché.

C'est ainsi qu'apparurent les races lourdes et calmes du Nord. Déjà plus nerveuses en appuyant vers l'Est ; dans l'ouest s'accusa le caractère rustique et la résistance à l'effort de la race armoricaine ; dans le Midi, les chevaux s'affinèrent encore en devenant plus nerveux et fringants. Toutes ces dispositions présentant d'ailleurs une analogie frappante avec les caractères de leurs conducteurs : les uns et les autres avaient subi les mêmes influences des « circumfusa » et des « ingesta » : du climat et du sol.

A notre époque, la spécialisation est poussée à un degré extrême. La France est non seulement occupée par quelques grandes races chevalines à caractères morphologiques nettement tranchés, mais chacune d'elles se subdivise en sous-races, qui n'en diffèrent la plupart du temps que par des variations de format ou de robe.

Ce n'est pas sans tâtonnements que de pareils résultats ont été obtenus, surtout lorsqu'il s'agissait de faire un choix entre plusieurs races. Ce que représente d'efforts et de désillusions une semblable recherche à la limite de trois zones, voilà ce que nous voudrions montrer dans l'étude qui va suivre.

Entreprendre une tâche si ardue pour qui n'est nullement préparé à ce genre de travail par ses occupations quoti-

diennes, avec l'obligation bien souvent d'abandonner une page en son milieu pour s'en aller courir les chemins, eût été au-dessus de nos forces si nous n'avions eu la bonne fortune de nous appuyer sur de remarquables travaux antérieurs et de recueillir auprès de gens compétents de précieux renseignements.

Nous avons, en particulier, puisé dans les compte rendus du conseil général de la Mayenne et de la Société du stud-book la partie historique ; emprunté à M. Masseron les éléments de notre étude géologique, tandis que son ouvrage sur *Le livre généalogique du cheval de trait mayennais*, publié en 1924, nous fournissait divers autres renseignements. Les préfaces faites par M. Janvier aux cinq volumes du stud-book parus à ce jour nous ont été également fort utiles. Enfin l'opuscule de notre regretté confrère de Laval, M. Sinoir, *La production chevaline dans la Mayenne* (1875), nous fut d'un grand secours pour fixer le point de départ de la race actuelle et mesurer ainsi le chemin parcouru.

De tels concours diminuent évidemment le mérite personnel de l'auteur, mais ils nous ont au moins permis de soumettre au jugement de nos maîtres un travail mieux documenté et plus digne d'eux.

Dans les pages qui vont suivre nous étudierons successivement :

- I. Le département de la Mayenne, au point de vue géographique et géologique :

- II. Le cheval mayennais ;
 - a) Son type primitif ;
 - b) Ses croisements ;
 - c) Son type actuel.
 - III. Ce qu'il reste à faire.
 - IV. Nous tirerons de tout ceci la conclusion.
-

CHAPITRE PREMIER

Le Département de la Mayenne. — Sa géographie. — Sa géologie.

Pour se rendre compte de l'influence du milieu sur la production chevaline de la Mayenne et trouver les raisons de son orientation actuelle, une sommaire description géographique et géologique du département est nécessaire.

a) Description géographique.

Le département de la Mayenne tire son nom de la rivière qui le traverse en son milieu du nord au sud.

Enclavé entre la Normandie, le Perche et la Bretagne, il a des affinités avec ces trois régions, mais surtout avec la dernière sous le rapport de la configuration et de la structure du sol. C'est d'ailleurs le contraire que l'on constate si l'on se place au point de vue des caractères ethnologique et des mœurs des habitants qui sont beaucoup plus voisins de ceux du Perche et surtout de la Normandie.

La Mayenne est un des plus petits départements de Fran-

ce. Il forme un quadrilatère d'une superficie de 517.063 hectares allongé du nord au sud.

Il est limité :

Au nord par la Manche et l'Orne ;

A l'est par la Sarthe ;

Au sud par le Maine-et-Loire ;

Au sud-ouest par la Loire-Inférieure ;

A l'ouest par l'Ille-et-Vilaine.

La région est accidentée, sillonnée de collines séparant des vallées fertiles. Ces collines sont en général peu élevées, d'une hauteur moyenne de 80 à 100 mètres. Exceptionnellement, certaines d'entre elles émergent, comme à l'ouest entre le Couasnon et l'Ernée (238 m.) ; celles portant la forêt de Mayenne dans la région de Chailland (215 m.) ; à l'est de Laval, celles de la forêt de Charnie (288 m.) ; dans les Coëvrons, dont le point culminant a 352 m. Le mont du Saule, plus au nord, dans la commune d'Hardanges, a 327 m. ; dans la forêt de Villepail, le signal de Pail a 356 m. ; enfin, à la limite de l'Orne et de la Sarthe, dans la forêt de Multonne où la Mayenne prend sa source, le mont Souprat a 385 m., et le mont des Avaloirs 417 m. C'est le point culminant du Nord-Ouest de la France.

Ces hauteurs sont restées, en dépit des coupes abondantes qui y ont été pratiquées pendant et depuis la guerre de 1914, couvertes de forêts d'étendue variable. Ces arbres couronnant les vallées vertes entrecoupées de haies bordant les champs, les prés et les chemins creux, le tout

émaillé de fermes semées au hasard, loin des routes et à l'écart des agglomérations, donnent à toute cette région un aspect riant et prospère.

Naturellement, au fond des vallées coulent une multitude de cours d'eau.

Ils dépendent presque tous du bassin de la Loire où ils sont amenés par la Mayenne, qui les recueille tout le long de sa route. Cette rivière, en effet, après sa sortie de notre département, reçoit la Sarthe et le Loir, et, sous le nom de Maine, traverse Angers pour se jeter dans la Loire à la Pointe.

Les principaux affluents qui la grossissent sont : à gauche : l'Aisne, qui la rejoint en aval de Couptrain ; l'Aron, qui descend de Bais, pour aboutir près de Moulay ; la Jouanne, qui, venant du sud de Bais, reçoit les Deux-Evailles, pour se terminer au-dessous d'Entrammes ; l'Ouette, qui, venant des Coëvrons, s'y jette dans la région d'Origné.

A droite : la Varenne qui naît à Serre-la-Verrerie dans l'Orne, reçoit l'Egrenne et se termine un peu au delà d'Ambrières ; la Colmont qui, venant de Fougerolles-du-Plessis, nous sépare de la Manche d'abord, puis de l'Orne, et, grossie de l'Ourde, se jette à Mons en aval d'Ambrières ; l'Ernée qui prend sa source dans le canton de Gorron et se jette en amont de Laval à Saint-Jean-sur-Mayenne, après avoir arrosé Ernée, Chailland et Andouillé ; le Vicoin qui vient de la région du Bourgneuf, et enfin l'Oudon, l'affluent le plus important, qui, venant de la Gravelle, reçoit à droite le

Mée, l'Usure et la Roë et à gauche l'Hière, arrose Segré et Le Lion-d'Angers pour se jeter dans la Mayenne à trois kilomètres en aval de cette ville.

Comme on le voit, le bassin de la Mayenne reçoit à lui seul la presque totalité des rivières du département et les affluents de droite sont de beaucoup les plus nombreux et les plus importants. Ceci vient de ce qu'à gauche les collines sont beaucoup plus rapprochées et qu'un certain nombre de rivières qui en descendent, telles que le Sarthou, le Merdereau, la Vandelle et l'Orthe, l'Erve et la Vaige, se jettent dans la Sarthe.

Dans la région de Juvigné-des-Landes, à l'ouest se trouve l'Etang-Neuf, une des sources de la Vilaine, rivière qui, après avoir parcouru quinze kilomètres dans la Mayenne, reçoit à droite un petit affluent qui sépare ce département de l'Ille-et-Vilaine.

Enfin, à gauche, sur le versant opposé à celui où l'Ernée prend sa source, dans la région de Montaudin, naît la Futaille qui, grossie de la Bignette, prend le nom de Déron et après avoir également servi de limite à la Mayenne et à l'Ille-et-Vilaine, va se jeter dans la Sélune à Saint-Hilaire-du-Harcoët. C'est le seul cours d'eau du département qui soit tributaire de la Manche.

Le climat appartient à la région séquanienne. Il est froid et surtout humide à cause de ses nombreuses rivières, de ses étangs et de ses forêts.

b) Description géologique.

Quelles sont l'ossature de ces collines et la composition du sol de ces vallées ? Autant de questions dont les réponses vont nous indiquer les raisons de la fertilité de la région et les améliorations qu'on y peut apporter.

Comme la Bretagne, la Mayenne et les départements qui l'entourent font partie du massif armoricain. C'est dire que les terrains primaires et les roches éruptives anciennes y prédominent.

Terrains primaires. — *Le cambrien* est représenté par des schistes micacés, renfermés dans le granit dans la région d'Ernée et de Landivy.

Les phyllades de Saint-Lô ou *schistes de Rennes* se rencontrent surtout dans l'arrondissement de Château-Gontier et à l'est du département. Dans la Sarthe on en fait des ardoises grossières. Entre Voutré et Evron convergent trois bandes de ces schistes orientées est-ouest.

Le silurien est représenté par le grès armoricain, qui supporte la forêt de Charnie et forme le promontoire de Sainte-Suzanne. On l'utilise pour la fabrication des pavés et l'entretien des routes.

Au-dessus de ce grès sont les schistes ardoisiers qu'on rencontre à Juvigné-des-Landes, de même qu'en Ille-et-Vilaine, à Vitré, et dans la Sarthe, à Saint-Denis-d'Orques. Ce sont eux qui approvisionnent les ardoisières d'Angers.

Ils sont recouverts par une mince couche de grès de Maz surmontée des schistes à Trilobites constituant les ardoisières de Renazé et de Chattemoux.

Le dévonien n'est représenté que par ses assises inférieures ; le grès à *Orthocère* ou grès de *Gahard*. On le rencontre surtout dans l'arrondissement de Laval.

Ce grès est surmonté de calcaire à fossiles alternant avec du schiste noir argileux rempli de spath calcaire blanc et cristallin.

Le carbonifère est représenté par deux étages : au plan inférieur l'*anthraxifère*, au supérieur le *houillier*.

L'*anthraxifère* est mélangé de calcaire noir ou grisâtre, compact, veiné de blanc par du spath. C'est encore dans l'arrondissement de Laval qu'on le rencontre et surtout dans la partie ouest et sud. A proximité de Laval, il est schisteux, dans la région de Bouère, Saint-Berthevin, Argentré et Lourné, il forme du marbre, que l'on y exploite depuis 1547.

L'anhracite n'est extrait qu'à L'Huissérie, Montigné-le-Bruant et Le Gesné. Près de cette dernière localité, on exploite de 1900 à 1914 l'antimoine et le quartz aurifère. À La Baconnière on trouve un bassin d'anhracite utilisé de 1830 à 1869.

A l'est du département existent encore :

- 1) La bande de Vire ;
- 2) Celle d'Epineux-le-Seguir ;
- 3) Celle entre Epineux et Ballée qui pénètre dans la Sarthe ;
- 4) Le Bassin de Saint-Loup-du-Dorat et de Bouessé ;

5) Le petit bassin de Saint-Brice.

Le houiller supérieur a été exploité de 1830 à 1880 à Saint-Pierre-la-Cour.

Roches éruptives anciennes. — Ce sont les granits qui couvrent 1.278 kilomètres carrés dans le département.

On en trouve dans l'arrondissement de Mayenne deux grandes masses : l'une, au nord, venant d'Ille-et-Vilaine et allant dans l'Orne ; l'autre, au sud, qui divise le département en deux parties sensiblement égales. Elles sont reliées par une bande transversale au niveau de Saint-Fraimbault-des-Prêtres.

On en rencontre encore divers massifs isolés à La Pooté, entre Saint-Hilaire-du-Maine et La Croixille, à Orgères, Lignières-la-Doucelle, Saint-Calais, Saint-Cyr-le-Gravelais et Beaulieu.

La diorite de Sacé, Brée et Néan, Vautorte, Saint-Denis-de-Gastines, Ernée et Gorron sert pour les empièvements.

Dans les Coëvrans existe du grès quartzifère et du pétrosilex qui fournissent les pavés de Paris.

Terrains tertiaires. — C'est le sable de grès et l'argile que l'on rencontre sur presque tous les plateaux de la Mayenne.

Il s'y trouve des poches de sable marin et également des sédiments d'eau douce. A Thévalles existe un petit lambeau lacustre comprenant deux bancs de calcaire verdâtre reposant sur du sable blanc, au-dessus est un dépôt calcaire. A Saint-Laurent-des-Mortiers et Beaulieu, il y a des fossiles marins ou faluns.

Ces terrains tertiaires couvrent, entre Laval et Château-Gontier, le tiers de la superficie du département sur une épaisseur de 0 m. 50 à 0 m. 60.

Terrains quaternaires. — Ceux-ci forment la partie fertile de la vallée de la Mayenne.

On y note :

- 1° Le gisement de Sainte-Suzanne à *Rhinoceros Merkkii* ;
- 2° le couloir de Louverné fait de limon et d'ossements ;
- 3° les grottes de Louverné et de Saulges renfermant des fragments de rennes.

Pour terminer cette étude géologique, un tableau comparatif d'analyse des terres établi par M. Paul Masseron, secrétaire du Syndicat agricole de la Mayenne, nous a semblé mériter d'être reproduit. C'est, en effet, sur de semblables données que l'on s'appuie pour améliorer le rendement d'une région. Elles font comprendre pourquoi, alors que dans une partie du département telle race animale s'acclimate, dans une portion voisine elle ne le pourra pas parce que n'y trouvant pas le genre de nourriture convenable. Ceci s'applique surtout aux bovins dont on élève dans la Mayenne deux races très différentes correspondant à deux sols différents.

Analyses comparatives des terres

Eléments constitutifs	Arrond ^t de Laval	Arrond ^t de Mayenne	Arrond ^t de Ch.-Gontier
Matières organiques 30 à 60 %.....	85 %	75 %	84 %
Acide Phosphorique au-dessous de 1.	50 %	62 %	40 %
Chaux au-dessous de 1.....	67.5 %	100 %	83 %
Potasse au-dessous de 1,5	40 %	35 %	30 %
Azote au-dessous de 1	15 %	67 %	15 %
Pierres	9 %	5 %	7 %
Graviers	7 %	9 %	3 %
Sable fin	6 %	15 %	5 %

Les conclusions à tirer de ce tableau sont que dans l'arrondissement de Laval les terres sablonneuses manquent surtout de phosphate de chaux et de potasse ; l'arrondissement de Mayenne totalement dépourvu de chaux demande aussi des phosphates et des nitrates ; celui de Château-Gontier enfin, particulièrement sablonneux et pierreux, manque de chaux, mais est plus riche en phosphates et potasses.

Partant de ces données, il semble qu'on puisse facilement améliorer le sol d'une contrée et la preuve en a été faite au moins une fois dans le département. Voici cet exemple probant, rapporté par M. Sinoir.

Autrefois, dans la région sud de Meslay-du-Maine, les terres étaient composées de poussière de grès et les animaux, dont l'ossification se faisait mal, étaient atteints de rachitisme et d'ostéomalacie. On améliora le sol en y ap-

portant des matières organiques sous forme de fumier et en y cultivant du trèfle. En ajoutant des phosphates à cette couche d'humus, on a obtenu un sol excellent.

Ces études préliminaires terminées, nous aborderons maintenant notre sujet proprement dit.

CHAPITRE II

Le cheval Mayennais

a) *Son type primitif.* — A peu près disparu à l'heure actuelle, quoique certains spécimens en puissent encore être rencontrés dans quelques petites fermes, ce cheval a été fort bien étudié dans son opuscule *La production chevaline dans la Mayenne* (1875), par notre confrère M. Sinoir exerçant à cette époque à Laval.

Voici la description qu'il en faisait :

« Le cheval de la Mayenne, variété de l'ancienne race bretonne, était généralement de la taille de 1 m. 45 à 1 m. 55 ; de couleur indéterminée, bai ordinairement foncé, souvent avec liste en tête prolongée jusqu'aux nasaux, balzanes haut-chaussées (on l'appelait alors « Margot » dans le pays) parfois gris, très fortement truité, parfois rouan qu'on appelle ici « pêchard », enfin il n'était pas rare d'en trouver de couleur pie, baie ou noire.

« Sa tête carrée, un peu lourde, était néanmoins douée d'une grande expression de vigueur et d'intelligence. Ses

naseaux largement ouverts ; son chanfrein droit et court ; son œil grand, roux, à fleur de tête ; son crâne large ; ses ganaches un peu fortes, mais évidées ; ses oreilles un peu grandes, mais hardies, étaient des indices certains de vigueur.

« L'encolure longue, bien sortie, un peu trop horizontale, garnie d'une abondante crinière ; le garrot saillant, le dos droit, le rein court, formaient un ensemble irréprochable jusqu'à ce point de la ligne du dessus ; seulement à partir des reins, cette même ligne manquait de longueur et de direction et se terminait par une croupe trop courte et avalée.

« L'épaule longue, quoique un peu droite, bien attachée au garrot et fortement musclée, l'avant-bras long et gros, le genou large et épais, le canon et le tendon volumineux et nets, le paturon court et bien dirigé, le sabot un peu évasé, mais solide et bien conformé, des lignes d'aplomb parfaites, composaient la remarquable organisation des membres antérieurs. Aussi, malgré le poids écrasant dont on chargeait le cheval à cette époque, poids représenté souvent par deux cavaliers, des bagages ou des valeurs en grosse monnaie, la solidité de la monture offrait une sécurité absolue, en dépit de l'état pitoyable des voies de communication.

« Les membres postérieurs ne présentaient pas, à beaucoup près, une conformation aussi excellente, les lignes étaient mauvaises comme longueur et direction.

« La croupe défectueuse, ainsi que je l'ai dit, la queue at-

tachée bas, la cuisse et la jambe trop grêles, le jarret coudé, clos (d'où la qualification de cheval crochard ou crochu), étaient à coup sûr des imperfections réelles que l'on devait essayer de corriger, néanmoins la netteté du jarret et l'absence de toute tare assuraient une grande force à cette articulation qui, par suite, imprimait à la machine une impulsion vigoureuse.

« En somme, court, trapu, près de terre, fortement musclé, vigoureux, rustique, exempt de tares ou de maladies graves comme la pousse, la fluxion périodique, les jardons, les éparvins, les mollettes, les vessigons, etc., doué de remarquables aptitudes pour les allures rapides, tel était l'ancien cheval de la Mayenne, admirablement conformé, comme on le voit, pour les services pénibles. Combien n'a-t-on pas regretté ces précieuses qualités, qui ont disparu depuis l'accouplement avec le cheval de sang ? »

Il est certain qu'après une telle description, où l'on sent le regret de cette race, on en vient à se demander si l'on a bien gagné au change. Si le cheval actuel est mieux conformé, en revanche, il paie un lourd tribut aux diverses tares ou maladies dont l'ancien était exempt. D'où vient cette hérédité ? Est-ce du cheval de sang, qui l'a affaibli en voulant l'affiner, ou du percheron qui, lui non plus, n'échappe pas hélas ! à toutes ces misères ? Il nous semble que c'est ce dernier que l'on pourrait accuser, s'il n'était à supposer que M. Sinoir, qui avait surtout assisté à la période de gâchis et de tâtonnements et en avait été navré, n'ait un peu trop flatté son modèle.

b) *Les croisements.* — Quoi qu'il en soit, l'auteur précité prétendait que l'on eût dû, pour l'amélioration de notre cheval, avoir tout simplement recours à la sélection. Le progrès de la culture permettant de lui fournir une nourriture plus abondante et substantielle lui eût déjà permis de se développer davantage et d'augmenter un peu de format.

Mais la sélection, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'un apport d'éléments présentant déjà les qualités que l'on recherche, est un travail de longue haleine. Qui sait où nous en serions, avec cette méthode, rendus à l'heure actuelle ? Si l'on en juge par la difficulté que l'on rencontre pour faire éliminer un animal défectueux, nous n'aurions pas fait beaucoup de chemin. Alors, quel avantage y aurions-nous trouvé ? L'absence des tares si abondantes à notre époque ? Rien n'est moins prouvé. Il semble que l'augmentation du bien-être diminue en tout organisme la résistance et augmente les chances d'imperfections, physiques tout au moins. Ne sommes-nous pas, alors que tous nous vivons mieux que nos ancêtres, beaucoup plus fragiles qu'eux ? Le cheval doit, lui aussi, payer son tribut aux progrès de la civilisation. Celui d'autrefois, nourri de foin grossier et d'ajoncs, habitant des écuries ouvertes à tous les vents, était plus robuste que ses descendants, dont l'alimentation est plus riche et le logement plus confortable. Le tempérament y perd de sa vigueur et les risques de tares deviennent plus grands et cela d'autant plus que l'avoine est chère : on la vend au lieu de s'en servir pour fortifier les os

et les muscles de nos pouliches soumises trop jeunes à des travaux pénibles. Voilà sans doute la raison de nos malheurs actuels ; n'en rendons responsable personne que nous-mêmes. C'est d'ailleurs le meilleur moyen de ne froisser qui que ce soit.

Donc, à notre avis, la sélection seule n'eût présenté aucun avantage sérieux tout en payant l'inconvénient d'être très lente dans ses effets.

Halte-là, nous dira-t-on, et la question « économies » qu'en faites vous ? Ne serait-il pas infiniment plus profitable, en prenant chez nous nos reproducteurs, de ne pas porter aux voisins notre argent ? — La différence n'en sera pas grande car si nous achetons chez ces voisins, chaque année, des reproducteurs qu'ils nous vendent très cher, ne viennent-ils pas, en échange, les chercher chez nous, par dizaines, sinon par centaines, sous forme de poulains ? Il est fort probable que la balance, en cette occurrence, penche en notre faveur. N'ayons donc plus de regrets : notre procédé est certainement le meilleur. Aussi bien qui pourrait croire que notre cheval sélectionné eût pu quelque jour rivaliser avec celui de nos voisins percherons, normands ou bretons ?

La difficulté était de bien choisir la race amélioratrice, et ce n'est malheureusement pas ce qui s'est produit au début. Trois races nous entouraient, dont deux : la percheronne et la bretonne, pouvaient convenir. On choisit la troisième et l'on voulut chez nous faire du demi-sang.

Opération néfaste, s'il en fut, qui tendait à transformer ce cheval rustique et endurant en un animal de luxe.

Dans le recul du passé cette tentative nous semble insensée, mais si l'on remonte à l'époque où elle eut lieu, c'est-à-dire vers 1830, on notera qu'il existait alors un engouement énorme pour ce genre de cheval. Beaucoup de gens estimaient qu'un certain degré de « sang » était indispensable et qu'en l'absence de ce caractère, on ne pouvait avoir que des animaux mous, lymphatiques et sans courage. La race actuelle est là pour infliger à cette théorie, s'il en était encore besoin, un sérieux démenti.

Pourtant les yeux ne s'ouvraient pas. Jusqu'en 1860 l'Administration des haras, qui dirigeait à sa fantaisie tout ce qui était production chevaline en France, s'obstina. Les éleveurs eux-mêmes durent sacrifier au goût du jour et le temps n'est pas loin où l'on rencontrait encore chez quelques-uns des étalons de demi-sang. Ils disparurent faute de clientèle, mais on en trouve des descendants çà et là dans les fermes. Les produits de ces juments n'ont d'ailleurs aujourd'hui qu'une valeur très réduite. Ils s'en vont en Basse-Bretagne se faire naturaliser, comme le font dans le Perche nos poulains plus étoffés.

Mais pourquoi donc les haras s'obstinèrent-ils ainsi contre toute évidence ? Question de remonte tout simplement. On voulait des chevaux de cavalerie et d'artillerie légère. Il en fallait, c'est bien certain, mais pourquoi prétendre en faire produire partout, sans s'occuper des aptitu-

des de la race indigène, ni des besoins locaux ! Les résultats obtenus dans notre région n'étaient pourtant, si l'on en croit M. Sinoir, guère encourageants.

« C'étaient presque toujours des chevaux manqués, décousus, dont les membres longs et menus supportaient un tronc trop lourd pour la fragilité de la base, dont l'encolure mince, allongée, trop horizontale, avait à lutter contre le poids d'une tête énorme. »

Evidemment ce n'était pas brillant et il ne pouvait guère en être autrement avec la richesse de l'alimentation réclamée par le demi-sang.

Dans nos contrées, à cette époque, la culture était loin d'avoir atteint le développement actuel, ce qui ne veut pas dire que tout y est maintenant parfait. Cette nouvelle race mal nourrie restait informe. Mais il y avait un autre obstacle : la nature du travail demandé. Dans les régions où l'on fait du demi-sang, en quoi consiste ce travail ? Il se réduit à peu de chose, presque toute la terre étant laissée en herbage ou couverte de vignes. Là, point de labours pénibles défonçant profondément le sol et, par conséquent, point besoin d'un cheval lourd et fortement musclé.

Dans la Mayenne on produit beaucoup de céréales, le sol, comme nous l'a montré l'étude géologique, y est très accidenté. Nos chevaux doivent être construits en force et pouvoir, rien qu'en se tendant dans le collier, entraîner déjà par leur masse une partie de la charge. Il nous faut aussi des chevaux calmes, sachant s'arrêter au cours d'un effort

pénible et repartir sans à-coups. Car, et nous en parlons en connaissance de cause, toutes les exploitations ne sont pas à proximité des routes et la plupart des cultivateurs regardent comme un luxe inutile l'entretien des chemins qui y accèdent. Que viendraient faire les chevaux de sang pour sortir à la route les lourds chargements de grains ou de pommes, pour transporter dans les champs les tombereaux d'engrais, le long de ces chemins boueux, aux pentes rapides, aux ornières profondes, auprès desquels ceux suivis par le coche de La Fontaine sembleraient des pistes d'autodrome ? Après deux ou trois efforts infructueux le pauvre demi-sang préférerait reculer ou se coucher que de tenter d'en sortir. Nos cultivateurs le savent bien, eux qui vendent sans hésitation toute jument trop vive et peu franche de collier. Elle part pour une autre région, où elle assurera un service de trait léger. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs qu'elle soit d'un prix inférieur à celui d'une autre, mais elle ne convient pas chez nous. Et voilà la raison pour laquelle l'élevage du demi-sang était voué, dans la Mayenne, à un lamentable échec. A chaque contrée son type de cheval, type déterminé non par sa valeur marchande exclusive, mais par les services qu'il peut rendre sur place. L'élevage c'est bien, exporter est une source de revenus, mais la culture du sol procure également des bénéfices et vient en premier lieu par ici ; la production du poulain ne passe qu'ensuite. Certes on ne conserve pas souvent les juments stériles, même si elles sont bonnes de collier, mais on ven-

dra encore plus sûrement et plus vite, même si el'es font chaque année des poulains, celles qui sont inaptés au travail.

Si les pionniers du cheval de sang étaient venus sur place consulter les intéressés sur leurs besoins, ils auraient été rapidement fixés et ils auraient évité une expérience qui tourna à leur confusion.

Ce fut donc la victoire de ceux qui préconisaient le cheval lourd, victoire survenant d'ailleurs en plein découragement général. L'élevage de la Mayenne n'existait plus, les cultivateurs mal servis, et ne trouvant plus d'acquéreurs pour leurs chevaux, se tournaient vers la production bovine. Les régions voisines en profitèrent pour augmenter leur avance sur nous, ce dont nous serons longtemps encore les victimes.

Cette déchéance ne rebuta pas les amateurs de cheval de trait qui se mirent courageusement à l'œuvre. Mais les vicissitudes de notre élevage n'étaient point encore finies. Ce fut l'éternelle histoire. Dans la hâte d'échapper au demi-sang, on adopta le cheval massif et l'on passa d'un extrême à l'autre. La raison de cette nouvelle erreur semble être l'anarchie dans laquelle était alors plongée la production chevaline. On avait répudié les directives des haras nationaux, il n'y avait plus de tête, chacun agissait à sa guise.

C'est alors que M. Sinoir poussa son cri d'alarme.

La deuxième partie de son opuscule n'est qu'une suite de remarques judicieuses sur la façon d'éviter de tomber de Charybde en Scylla.

« Ce qu'il faut rechercher avant tout, dit-il aux éleveurs, ce n'est pas la masse, mais la puissance musculaire. » Et pour étayer sa thèse, il prouve, chiffres en main, que la production du gros poulain laisse un bénéfice moindre que celle du poulain de volume moyen. Une grosse poulinière coûte plus cher d'entretien, sans produire pour cela un travail supérieur, et la plus-value réalisée par la vente de son produit n'équivaut pas à l'augmentation du coût de la ration de la mère.

Mais ce n'est pas tout. Le gros cheval importé est fort souvent d'un modèle défectueux. On doit exiger de l'éta-
lon un minimum de qualités dont l'absence doit le faire rejeter. Tous ces conseils excellents ont été suivis et il est intéressant de noter que ce qu'il préconise est précisément ce qu'on demande actuellement lorsqu'il s'agit de choisir un reproducteur. Il affirme déjà à cette époque (1875) que tout animal porteur de formes doit être éliminé et ce n'est que ces dernières années que l'on a appliqué strictement ce précepte.

Le prix peu élevé de la saillie provoque aussi ses observations. Il est impossible, en effet, de demander aux étalonniers d'exercer sans en retirer un bénéfice appréciable leur dur métier. Il ne faut pas oublier que l'époque de la monte coïncide pendant une notable période avec les grands travaux des champs et la fenaïson, ils doivent se lever avant l'aube et se coucher à une heure avancée de la nuit pour satisfaire à toutes leurs obligations. Les chevaux coûtent

cher d'achat et aussi d'entretien. Il faut amortir le capital et couvrir les frais de nourriture et de personnel. Si le prix de la saillie est peu élevé, on achète à bas prix des étalons qui sont les résidus des pays d'élevage. Mais, direz-vous, qui empêche les étalonniers de demander la juste rémunération qui leur appartient ? D'abord le manque d'entente entre eux. Certains, comme dans toute corporation, préfèrent travailler beaucoup en gagnant très peu, que réaliser un bénéfice honnête en rapport avec l'effort fourni. Mais la principale cause est la concurrence des haras de l'Etat. Là, comme dans nombre d'autres cas, l'Etat est un mauvais commerçant. Il paie cher les étalons qu'il achète, les nourrit bien et entretient pour leur service un nombreux personnel. Un particulier, qui travaillerait ainsi avec un prix de saillie dérisoire, se ruinerait. L'Etat, lui, ne se ruine pas : il demande au contribuable un petit effort supplémentaire et le tour est joué. Il serait évidemment fort intéressant d'opposer en deux tableaux ce que coûte chaque année à l'Etat un de ses étalons et ce qu'il lui rapporte. Mais qui pourrait le faire ?... Les étalonniers qui, eux, doivent réaliser, selon la formule du jour, le « superéquilibre budgétaire », sont dans l'obligation d'acheter des reproducteurs inférieurs et d'économiser sur leur nourriture aux dépens de leurs futurs produits.

Nous devons reconnaître que la situation n'est plus tout à fait aussi noire que nous la dépeignons. Dans notre région tout au moins la direction des haras d'Angers fait tous

ses efforts pour nous aider dans notre tâche. Le prix des saillies a été peu à peu relevé dans les stations qui en dépendent et les primes de conservation aux étalons particuliers ont été augmentées. La concurrence est ainsi atténuée, mais quand l'étalon national rapportera-t-il à l'Etat ce qu'il lui coûte, sans parler de bénéfice ?

Notons en passant que l'auteur, dont nous suivons pas à pas l'ouvrage dans cette étude rétrospective, préconisait en outre pour encourager l'élevage : les primes de conservation aux étalons ; l'acquisition d'étalons départementaux, cédés à des particuliers et l'organisation de concours périodiques pour les reproducteurs des deux sexes. Toutes ces dispositions ont été depuis lors adoptées pour le plus grand bien de notre élevage régional.

Tout d'ailleurs dans cet opuscule est intéressant et instructif.

La plupart des avis qu'il contient semblent maintenant choses superflues tellement on a pris l'habitude de les suivre, mais à l'époque où ils étaient donnés, ils étaient fort utiles, puisque l'élevage en était encore à sa période de tâtonnements et d'erreurs.

C'est ainsi qu'il s'élève contre le fait de faire saillir des chevaux de moins de trois ans. Comme il le dit, pour être un bon producteur, un être doit avoir atteint son entier développement et ne consacrer à sa fonction de reproduction que l'excédent de ses forces vitales. Si, à son époque, les dérogations à cette règle étaient fréquentes, cette pra-

tique, d'ailleurs interdite, est maintenant très exceptionnelle.

Une autre observation concerne le trop grand nombre de saillies effectuées par un étalon. Il y a là une erreur encore couramment constatée. On ne se rend pas assez compte que le surmenage sexuel, en admettant qu'il n'épuise pas rapidement certains sujets particulièrement vigoureux et ne les conduise pas à la sénilité précoce, nuit néanmoins à la production en diminuant le nombre et la qualité des sujets procréés.

Enfin le régime de l'étalon a aussi une grande importance. « Il doit être tonique, composé habituellement d'avoine, de paille et de bon foin de prairie. Un service régulier, actif même, passé l'époque de la monte, assurerait la parfaite santé du reproducteur, la vigueur de ses produits et indemniserait de son coûteux entretien. Pendant huit mois de l'année, l'étalon pourrait être chargé de tous les travaux pénibles de la ferme. Bien nourri, il ferait entre les mains de celui qui saurait l'utiliser la besogne de deux juments et deviendrait un précieux auxiliaire au lieu d'être, comme à présent, un embarras, une charge et souvent un danger. »

On ne saurait raisonner plus juste et nous livrons ces lignes, extraites de ce qui devrait être leur bréviaire, aux réflexions des étalonniers. Il est vrai que peu d'entre eux, sans doute, seront tentés par la lecture de notre ouvrage, si nous en jugeons par le petit nombre de ceux qui connaissent celui que nous analysons en ce moment.

Notre principale ambition est d'ailleurs de marquer

l'étape accomplie, d'inciter nos producteurs à redoubler d'efforts pour progresser toujours. N'oublions pas, en effet, la maxime qui dit : « Qui n'avance pas, recule. » A rester sur place on se laisse devancer par les autres et on finit par se trouver en queue de la colonne.

Voyons donc où nous en sommes et essayons de mesurer le chemin qu'il nous reste à parcourir pour atteindre le but. Il est vrai que là, comme en beaucoup de choses, le but recule à mesure que l'on avance vers lui, mais ne dût-on jamais l'atteindre, il est là pour nous encourager et nous montrer la route, comme autrefois l'étoile guidant la marche des rois mages.

c) *Le type actuel.* — Poursuivant notre étude et abordant la période nettement contemporaine, nous allons suivre le développement de la Société du stud-book, dont la marche ascendante marque pas à pas les progrès de notre élevage.

C'est le 24 août 1905 que, sur le rapport fourni par M. Janvier, maire de Bais, fut adopté par le conseil général le principe de la création du stud-book mayennais.

Le 26 janvier 1907, le même rapporteur, s'appuyant sur des documents provenant des Deux-Sèvres, du syndicat hippique ardennais et du syndicat boulonnais, proposait un projet de statuts et demandait l'inscription au budget départemental d'une somme de mille francs « pour frais de création et d'organisation du syndicat hippique mayennais ».

Dès lors la nouvelle société commençait sa propagande.

Le 31 août 1907, le bureau définitif en était constitué.
Il se composait de :

Un président : M. de Lorière ;

Trois vice-présidents : M. Bidault pour Mayenne ;

M. Le Breton pour Laval ;

M. de Villebois-Mareuil pour Château-Gontier.

Deux secrétaires : MM. Janvier et Picoreau ;

Un trésorier : M. Masseron.

Il est décidé :

1° Que la société nouvelle prendra le nom de Société hippique du cheval de trait mayennais ;

2° Que le type à rechercher est celui du cheval percheron de volume moyen.

Des efforts d'ailleurs avaient déjà été faits dans ce sens, puisque au Congrès hippique de Paris, le 18 juin 1909, sous la présidence de M. Loubet, M. Lavalard constatait que la Mayenne est un pays de production où les poulains vendus jeunes s'en vont en Eure-et-Loire et dans l'Orne et que cette production devient plus méthodique, les juments et pouliches se distinguant par la solidité des membres, la correction et le dégagement des allures.

Malgré ces améliorations, il fallait ordonner cette production encore bien irrégulière et c'était la tâche entreprise par la Société hippique.

Elle tint, le 19 octobre 1907, une nouvelle réunion à la-

quelle assistaient deux confrères : MM. Pommier, d'Ernée et Pinot, de Laval.

M. Janvier y fait une description du modèle à rechercher ; description empruntée au dictionnaire d'agriculture d'Henri Sagnier :

« Le cheval percheron est, dans son ensemble, d'une véritable élégance résultant non seulement de proportions harmoniques des diverses parties du corps, mais aussi des lignes gracieuses qui les limitent.

« La tête est relativement volumineuse, mais cela tient à la forme épaisse de son extrémité libre. L'encolure suffisamment longue et bien musclée, le poitrail large, la poitrine ample et profonde, les épaules obliques, le garrot épais et haut, le dos court, la croupe arrondie et la cuisse bien descendue, l'avant-bras long, les pâturons un peu courts, les articulations des membres fortes, le sabot généralement solide et bien fait en font un cheval véritablement beau à voir.

« Ce qui contribue aussi avec ses formes élégantes dans une corpulence robuste à lui donner son cachet de distinction c'est l'absence presque complète de fanon aux boulets avec des crins longs et fins à l'encolure et à la queue.

« En désignant petit ou gros percheron on veut indiquer qu'il ne s'agit entre ces deux types que de différence de taille et de volume.

« Le petit percheron est, sans contredit, le plus remarquable cheval de trait léger. Sa taille ne dépasse pas

1 m. 60. Au-dessus de 1 m. 60 on a le gros percheron. Celui-ci n'est qu'une amplification absolue du petit. Il n'en diffère ni par sa forme, ni par sa robe. Il tend à dominer de plus en plus. La raison en est très simple, c'est qu'il a une valeur commerciale plus élevée. Il y a donc intérêt pour nos cultivateurs à le produire plutôt que le petit.

« Sans doute des raisons pourraient faire réagir contre cette tendance mais cela ne produirait aucun résultat réel.

« On ne produit pas, en effet, dans des vues purement spéculatives de prétendue conservation de race une marchandise moins chère quand on peut en produire une plus chère et, par conséquent, plus lucrative.

« La conservation de la race percheronne n'est d'ailleurs nullement engagée dans cette question. Les gros percherons sont tout autant de pure race que les petits, seulement ils se vendent, à conformation et à vigueur égales, 300 à 400 francs plus chers que ces derniers.

« On peut même dire que ce n'est pas de propos délibéré que le petit percheron est produit maintenant. Tout éleveur tend à le produire gros mais il n'y réussit pas toujours, de là la persistance des petits. »

Nous avons tenu à reproduire intégralement ce texte parce qu'en dehors de la description du modèle à rechercher, standard qui n'avait pas encore été exposé, on y trouve l'écho de la lutte entre partisans du gros et du petit percheron qui s'est déroulée non seulement dans la Mayenne mais dans toutes les régions intéressées à l'élevage de cette race.

C'est, qu'en effet, les désaccords sur les modalités de l'amélioration de la race chevaline persistaient, on avait adopté une race mais le différend portait maintenant sur le format.

A vrai dire on discutait surtout sur une question de quelques centimètres, personne n'étant très partisan de l'un ou l'autre extrême.

Nous ne croyons pas cependant qu'on puisse dire véritablement que le petit percheron soit un accident dans la production du gros. Chacun d'eux répond à une clientèle différente, c'est ce qui fait que suivant les régions on peut chercher et on cherche certainement à obtenir l'un ou l'autre. Il y a des exploitations où l'on ne pourrait nourrir convenablement qu'une seule grosse jument qui ne suffirait pas à assurer le travail ; on préfère en avoir deux petites guère plus coûteuses qu'une grosse comme entretien et qui sont plus faciles à utiliser. Si ces deux juments produisent par hasard chacune un poulain, le profit sera plus grand qu'avec un seul, même gros. De plus les chances sont plus sérieuses d'en avoir un chaque année.

Il est d'ailleurs fort difficile d'établir une limite entre deux formats d'une même race. La taille de 1 m. 60 est une barrière toute théorique correspondant au format moyen, celui qui aurait dû, comme il l'a fait depuis, rallier tous les suffrages.

Il n'est de plus aucunement démontré que le rapport d'une grosse jument soit très supérieur à celui d'une

moyenne. Si nous en croyons M. Sinoir c'est même le contraire qui se produit. Sans aller si loin dans nos conclusions nous dirons que le format moyen oscillant autour de 1 m. 60 sans s'écarter notablement de cette taille est celui qui convient le mieux dans notre région et personne ne discute plus sur cette question, on le verra en lisant le standard adopté l'an dernier.

Le 4 novembre 1907 a lieu une vive discussion au sujet de l'opportunité de la marque. Certains l'estimaient dangereuse et en demandaient la suppression en se basant sur l'exemple fourni par la première jument marquée qui avait succombé au tétanos. Cette mesure eut été un peu radicale. L'accident qui la provoquait était l'effet d'un malencontreux hasard. Dans la pratique le fait ne se produit jamais. La marque au feu est toujours employée partout comme le seul procédé permettant d'éliminer à peu près les fraudes. S'il en résultait de temps en temps des morts par tétanos elle serait depuis longtemps abandonnée. De simples soins de propreté au niveau de l'eschare suffisent pour écarter le péril. Aussi fut-il décidé, en attendant mieux, de retirer à la marque le caractère obligatoire et de la rendre facultative.. Cette mesure avait d'ailleurs l'avantage de permettre l'écoulement dans le Perche des produits de notre élevage jusqu'au moment où notre race, bien caractérisée, aura pu se créer des débouchés qui lui soient propres et ne sera plus obligée de passer par les intermédiaires.

On décréta également dans cette même réunion qu'en cas de colonie partiaire la cotisation serait payée par ou pour le métayer. L'inscription étant ainsi faite au nom du métayer, s'il vient, en changeant de ferme, à emmener une ou plusieurs de ces juments, il n'a pas besoin de payer une nouvelle inscription. La mesure était bonne en principe mais la plupart des propriétaires en ont profité pour se désintéresser de la question et n'ont pas compris ou voulu comprendre l'invitation discrète contenue dans ces mots : « par ou pour le métayer ».

A-t-on bien réfléchi que ce procédé était peu favorable au développement du stud-book ? D'où doit donc venir l'exemple si ce n'est des propriétaires qui, eux, ont fondé ce stud-book ? En même temps qu'ils le créent ils lui donnent le coup de grâce ou tout au moins entravent sa marche. Il ne faut pas se dissimuler que cette petite phrase pas très dangereuse à première vue a contribué plus que tout le reste au peu d'enthousiasme manifesté par les cultivateurs pour l'inscription. Ils comprennent mal qu'il leur faille supporter seuls ces frais alors qu'ils devront partager le bénéfice... éventuel et problématique avec le propriétaire.

Combien il eût semblé plus naturel que ce dernier, qui, en principe, doit mieux comprendre l'intérêt du but envisagé, dise à son métayer : « Vous aurez l'embarras de présenter vos juments à la commission d'inscription, vous y perdrez du temps, ce sera pour vous l'occasion de menues dépenses, eh bien ! je paierai cette inscription. » Le résultat, sans être

bien merveilleux pour des raisons que nous exposerons plus loin, eût été cependant plus encourageant, n'en doutons pas. Le cultivateur, ne voyant pas pourquoi il s'intéressait à une organisation dont son propriétaire se désintéresse lui-même, s'abstient. Ce ne sont pas là de simples suppositions que nous faisons car ce raisonnement fort naturel nous a été bien souvent tenu par ceux auprès de qui nous faisons de la propagande pour le stud-book.

Dans notre région où le métayage est une règle presque absolue, il est à déplorer que le propriétaire ne se serve pas davantage de la faculté que lui donne cet usage d'orienter son fermier vers tout ce qui constitue un progrès. Et pour cela point n'est question naturellement d'employer la force, mais la persuasion.

Il nous semble que personne ne contestera qu'il faille « semer pour récolter ». Eh bien ! la plupart des propriétaires récoltent mais ne sèment pas. Ceci ne veut pas dire bien sûr qu'ils devraient mettre la main à la pâte, ce qui serait loin d'arranger les choses. A chacun son métier. Le fermier a ses bras et son expérience de la culture ; le propriétaire, lui, a l'argent. C'est cet argent dont il devrait savoir semer un peu, quelques parcelles seulement, pour en récolter davantage. Nous allons indiquer quelques moyens, en plus de celui préconisé plus haut, de le faire.

Certains étalonniers possèdent des « chevaux de tête » suivant l'expression consacrée. Ils demandent pour la saillie de ces animaux des prix plus élevés que ceux qui sont

pratiqués d'habitude. C'est normal, puisque le capital engagé et exposé est plus important et l'amortissement plus onéreux. Le propriétaire ne devrait-il pas dire à son métayer : « Cette jument est particulièrement bonne, faites-la couvrir par cet étalon, je paierai le supplément de prix de saillie. En revanche, si le produit est une pouliche, vous l'élèverez quel que soit le prix qu'on puisse vous offrir pour vous tenter. » Une semblable pratique aurait deux avantages : celui d'accélérer l'amélioration de la race et aussi celui d'augmenter plus rapidement la valeur du cheptel de l'exploitation. Tout le monde y trouverait son compte et les étalonniers, sûrs d'avoir des juments pour ces chevaux sortant de l'ordinaire, en achèteraient plus volontiers.

Mais nous savons que certains d'entre eux ne trouvent pas avantageux d'avoir ainsi deux prix de saillie. Ils préfèrent avoir un bon ensemble et un seul tarif. Il serait utile néanmoins de les encourager aux dépens de ceux qui se contentent d'étalons médiocres dont la disparition est désirable.

Avec notre système cette élimination est facile à obtenir et cela sans violence.

Ces étalons de bas étage n'ont la clientèle de certains fermiers que pour deux raisons : leur proximité, le tarif réduit de la saillie, ce dernier facteur étant le plus important. Qu'a donc à faire le propriétaire pour jouer son rôle ? A payer la différence du prix de saillie et le métayer ne se fera pas longtemps prier puisqu'il y trouvera son compte.

Délaissés, les étalons à prix réduit disparaîtront pour le plus grand bien de la race et le propriétaire n'aura plus rien à payer en supplément.

Ces procédés que nous préconisons ne sont pas le fruit simplement de nos méditations. Ils reposent aussi sur l'expérience. Certains propriétaires et certains régisseurs les emploient avec succès et s'ils persèverent dans cette voie c'est sans doute qu'ils y ont trouvé autre chose qu'une satisfaction morale résultant du devoir accompli. Comme dans la plupart des cas l'intérêt général n'est que l'amplification de l'intérêt particulier et qui travaille pour l'un sert en même temps l'autre.

Et ce que nous venons de dire au sujet de la race chevaline serait tout aussi vrai appliqué aux autres animaux composant le cheptel de la ferme, et aussi aux semences, aux engrais et aux instruments agricoles appelés de plus en plus à suppléer la main-d'œuvre raréfiée.

N'est-il pas navrant de voir un propriétaire d'une ferme à moitié fruits laisser vendre une bonne pouliche, une bonne jument, une génisse ou une vache bien conformée pour en garder de défectueuses et manger ainsi son blé en herbe ? Et que dirons-nous de ceux qui réclament intégralement, et quelquefois au delà, la moitié de la récolte d'avoine ? Que mangeront donc les poulinières et leurs poulains ?

Mais délaissons cette question qui, à elle seule, fournirait la matière d'un volume, et revenons à nos... chevaux.

Il faut arriver en 1910 pour voir le stud-book mayennais acquérir une forme concrète.

C'est, en effet, le 10 mai de cette année que fut faite par les membres du conseil d'administration une demande de capacité juridique adressée à M. le Préfet de la Mayenne. Le siège social était fixé à la préfecture (Récépissé du 10 mai 1910, *Journal officiel* du 19 mai suivant.)

Il est décidé alors que pour être inscrits les animaux devront être âgés de deux ans au moins, c'est-à-dire généralement de 30 mois. Quant aux produits de père et mère inscrits ils le seront provisoirement avant le 1^{er} janvier qui suivra leur naissance mais devront être examinés de nouveau à 30 mois pour leur admission définitive.

La table de pointage établie sur 100 points est la suivante :

TABLE DE POINTAGE

Tête et encolure	10
Attache	5
Dessus	10
Dessous	5
Avant-main	5
Arrière-main	5
Membres et aplomb	20
Tour de poitrine	5
Genou et canon	5
Taille	10
Sabots	10
Allures	10
Total	100

On ne doit accepter que les animaux obtenant la moyenne partout et un minimum de 80 points.

Le contrôle de la descendance se fait par des registres à souche fournis par l'administration chaque année aux étaglonniers et visés à la mairie de leur domicile.

Ces registres comprennent :

- 1° Un certificat de saillie ;
- 2° Un certificat de naissance.

Les feuilles individuelles sont envoyées au stud-book pour l'établissement de la carte d'identité.

Cette carte d'origine comprend :

- Un numéro d'ordre ;
- Nom et adresse des propriétaires ;
- Nom de l'animal ;
- Année de naissance ;
- Taille ;
- Robe ;
- Particularités mentionnées sur une silhouette ;
- Périmètre de poitrine ;
 - » de genou ;
 - » de canon ;

Généalogie.

Ne sont admis au Concours agricole départemental que les animaux inscrits au stud-book. Des primes de conservation sont attribuées aux meilleurs sujets.

Les sujets primés dans les comices agricoles sont inscrits de droit par une commission.

Ceux qui ont obtenu des prix au concours départemental sont photographiés et cette photographie est insérée au livre généalogique.

Les cartes des juments mortes sont renvoyées au secrétariat. Le registre d'inscription devait être fermé le 1^{er} janvier 1914.

Mais le 4 octobre 1913, la commission, jugeant les inscriptions trop peu nombreuses, décide de proroger cette clôture. La guerre étant survenue l'année suivante, le livre généalogique dont le cinquième volume est paru en janvier 1925, est resté ouvert. Quand le fermera-t-on ? Voilà une question difficile à résoudre. Evidemment, pour qu'il produise son effet il faudra bien clore les inscriptions, mais il est également indispensable qu'au moment où se fera cette opération le nombre des animaux figurant sur les contrôles soit suffisant. Il est donc nécessaire tout d'abord d'intensifier ces inscriptions et de faire affluer les candidatures. Pourquoi cette indifférence générale dont souffre le stud-book ? Quand nous aurons trouvé l'étiologie du mal sans doute le traitement sera-t-il aisé. Il suffit, comme l'on sait, de supprimer la cause pour faire disparaître l'effet. « *Sublata causa, tollitur effectus* » comme on nous l'enseigna autrefois.

Les causes du mal sont multiples. Nous en connaissons déjà une qui réside dans l'obligation où est mis le métayer de supporter tous les inconvénients de l'inscription. Elle est facile à supprimer.

Ceci étant fait, le cultivateur n'étant plus détourné du stud-book il faut maintenant l'y attirer.

Quels avantages à l'heure actuelle retire-t-on de cette inscription ? Un seul : l'admission dans les concours. C'est sérieux évidemment mais n'intéresse qu'une infime quantité de nos cultivateurs. La plupart d'entre eux, en effet, d'un caractère très positif, estiment, comme l'a dit Racine, que :

...Sans argent l'honneur n'est qu'une maladie,

et attendu que dans un concours il n'y a pas de prix pour tout le monde, que les animaux que l'on y veut présenter doivent être ménagés et bien nourris, le profit qu'on en retire est plutôt négatif.

Ce n'est donc pas cette corde qu'il faut toucher, il faut leur offrir un intérêt pécuniaire.

On leur a bien dit : Quand vous avez un poulain à vendre, s'il est muni de sa carte le marchand vous le paiera plus cher. Or le marchand ne veut pas de la carte puisque en sortant de chez nous le poulain devient percheron d'emblée et s'il le trouve à son goût, s'il sait qu'il est issu d'un bon étalon et que la mère est d'un beau modèle, il le paiera le même prix avec ou sans carte.

Que faut-il donc faire d'après ce que nous venons de dire ? Puisque ce marchand attache tant d'importance à l'origine paternelle du poulain — et le fait n'est pas contestable — il faudrait conserver un certain nombre d'étalons, choisis parmi les meilleurs, aux juments inscrites au stud-

book. De ce jour-là, soyons-en certains, les rôles seraient renversés. Car il faut bien l'avouer, à l'heure actuelle, avant le passage de la commission d'inscription, nous tous, vétérinaires ou étalonniers, tous ceux qui sont en contact avec les propriétaires des juments, nous devons les solliciter de présenter leurs animaux.. Quelques-uns viennent, souvent pour nous faire plaisir, et quand passe la commission, elle doit prendre tout, sous peine, la fois suivante, de n'avoir plus personne. Alors ce n'est pas gai de faire ces tournées. On se sent un peu ridicules, surtout lorsque dans certaines communes il n'y a pas d'inscriptions, ce qui nous est hélas, arrivé, et chacun se décourage et se dérobe, et les commissions ne passent plus.

Si l'on veut que cela change il faut donc attirer les cultivateurs à nous, avoir des étalons réservés à ces juments, et le résultat sera certain.

Il faut savoir qu'à tort ou à raison — nous ne le discuterons pas ici — tout éleveur est persuadé qu'une bonne jument saillie par un bon étalon après une mauvaise jument donne un mauvais produit. Quelle force pour nous le jour où nous pourrions leur dire : « Faites inscrire vos bonnes juments et les étalons qui les monteront n'en couvriront que de semblables. » Cette suggestion, qui a déjà la faveur de plusieurs dirigeants du stud-book, eût été plus facile à réaliser dès le début. Elle eût passé avec les autres obligations acceptées par les propriétaires d'étalons départementaux. Il ne doit cependant pas être impossible,

puisque ce mot n'est pas français, de l'obtenir maintenant. Que la commission et le bureau du stud-book étudient la question sérieusement, qu'on voie quels avantages on pourrait offrir aux propriétaires de ces étalons, et il serait bien surprenant que la solution du problème, si ardue soit-elle, ne se trouve pas.

Et là encore l'exemple devrait venir d'en haut, c'est-à-dire de la direction des haras. Il y a dans chaque station des étalons particulièrement recherchés par les cultivateurs et pour lesquels il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ne pourrait-on alors reconnaître un droit de priorité aux juments inscrites au stud-book et n'accepter les autres qu'à concurrence des places disponibles ? Un vœu a déjà été émis dans ce sens et il a été rejeté comme d'une réalisation impossible. Il nous semble que si l'administration supérieure voulait étudier ce vœu avec toute sa bienveillance, elle se rendrait compte que c'est, pour elle, la meilleure façon de faire de la sélection et d'aider, pour les juments, comme elle le fait déjà pour les étalons, ceux qui se sont attachés à l'amélioration de notre race chevaline. Nous avons le bon espoir qu'un avenir prochain verra se réaliser notre désir, et ce sera encore un pas important accompli dans la voie du progrès. Ce sera, de plus, un précédent qui donnera un point d'appui à ceux qui voudraient voir cette même méthode appliquée aux étalons départementaux.

Et si nous pouvons obtenir la généralisation de cette

mesure, alors ce sera l'âge d'or des commissions d'inscription. On pourra se montrer difficile, appliquer le tableau de pointage, et plus on sera strict, plus les demandes afflueront en raison de la garantie offerte.

D'accord avec quelques personnalités du canton et sous leur égide, nous sommes en train d'organiser un syndicat d'élevage de la race bovine normande, pour relever le niveau de notre cheptel bovin. L'affaire est en excellente voie et d'ici peu va fonctionner. Les adhésions affluent, et pourquoi ? Parce que le principe de cette société est le suivant : les taureaux inscrits au herd-book normand et subventionnés par nous seront réservés aux vaches et génisses que nous aurons choisies comme présentant des caractères très voisins de la race que nous voulons développer. Les bons taureaux réservés aux bonnes vaches. Dans quelques années, avec ce système, il n'y aura plus de mauvaises vaches chez nous et notre cheptel bovin, au prix de sacrifices minimes, aura doublé de valeur.

Qu'on applique donc aux chevaux ce même système dans la mesure du possible et l'on verra comment s'accélérera cette amélioration qui, bien qu'indiscutable marche à tout petits pas.

Et cependant chacun dans sa zone d'action s'emploie à fond à cette amélioration.

La plupart des étalonniers rivalisent d'émulation pour se procurer des animaux de choix, et d'année en année la qualité de ces reproducteurs augmente. Mais les prix d'achat

de ces étalons suivant la même progression, beaucoup finissent par être effrayés par le capital qu'il faut ainsi exposer et qui peut être anéanti en quelques heures par une maladie quelconque. Pour parer à ce péril, à la réunion de la Société du stud-book du 17 septembre 1923, est déposé un projet de création d'une société d'assurance contre la mortalité.

Cette société prenait le nom de « Mutuelle étalonnière du Maine ». Elle était placée sous le patronage des sociétés d'agriculture de la Sarthe, du Maine-et-Loire, et de la Mayenne, ainsi que des stud-books intéressés dans la circonscription du dépôt d'étalons d'Angers.

Cette Mutuelle couvrait le risque de mortalité et, ultérieurement, celui de dépréciation des étalons admis à faire la monte (en principe, à partir de la saison 1925).

Elle devait commencer à fonctionner dès « qu'elle réunirait cent cinquante étalons et une valeur assurée de un million ».

Etaient inscrits les étalons de 3 à 10 ans. La garantie existait jusqu'à 15 ans inclus. Le maximum de prix était de 15.000 francs avec estimation annuelle.

Le risque était couvert suivant deux modes : soit du 1^{er} janvier au 31 juillet, pour une prime de 3,50 % ; soit pendant toute l'année, moyennant une prime de 5 %.

Le remboursement était effectué à 75. %.

L'on remarquera que nous nous sommes toujours exprimé au passé bien que ce mode soit peu élégant. Nous ne pouvions faire autrement car cette Mutuelle n'a pas vécu.

Elle méritait mieux cependant mais elle a sombré par

suite de l'indifférence des étalonniers, les uns étant déjà couverts par d'autres compagnies, les autres préférant rester leurs propres assureurs.

D'ailleurs, dans notre région, toute innovation est accueillie avec méfiance : les gens ont toujours peur d'être « roulés » comme on dit vulgairement. Ils cherchent avant tout quel intérêt à sa réussite peuvent avoir les promoteurs de cette nouveauté. S'ils n'en trouvent aucun, leur méfiance s'accroît car ils admettent difficilement qu'on cherche à améliorer le sort d'autrui sans avoir l'espoir d'en retirer un bénéfice personnel.

Et pourtant cette formule de la mutualité est celle de l'avenir et on doit l'encourager. Lorsque les sociétaires en sont nombreux — et c'est la condition *sine qua non* de sa vitalité — ce genre d'assurance peut arriver à des conditions très avantageuses. C'est la suppression des actionnaires non participants et, par conséquent, la possibilité de répartition, au bout d'un certain temps, du bénéfice annuel entre tous ses membres soit directement, soit par l'abaissement du taux de la prime, soit par l'élévation de celui du remboursement.

Les étalonniers du Maine ne l'ont pas compris. Ils n'ont pas vu les avantages qu'ils retireraient de cette association. Il nous reste l'espoir que leurs yeux se dessilleront un jour et qu'après quelques déboires éprouvés ailleurs ils voudront reprendre ce projet momentanément délaissé.

Dans cette même séance du 17 septembre 1923, il est

question, pour suppléer à la disparition de certains étalonniers, de créer des syndicats d'élevage comme il en existe un à Saint-Pierre-la-Cour. L'idée en est bonne et M. Sinoir l'avait déjà évoquée ; il ne semble pas que la nécessité s'en fasse jusqu'à ce jour bien sentir et c'est, sans doute, la raison pour laquelle il n'a pas été donné suite à ce projet. Il faudrait d'ailleurs, pour que ces syndicats fassent œuvre utile, qu'ils agissent autrement que la plupart de ceux qui existent à l'heure actuelle, et soient propriétaires de leurs étalons. Comme nous le faisait remarquer M. Janvier dans une conversation, il ne faut pas qu'un groupement se forme uniquement pour louer des chevaux aux éleveurs du Perche, car il n'y a pas alors de continuité dans la production. Les étalons changent, en effet, tous les ans quand ce n'est pas parfois en cours d'année et ce ne sont généralement pas des sujets bien extraordinaires qui sont mis ainsi en location. Avec ce procédé, on est un peu forcé de prendre ce que l'on vous offre et l'on perd ainsi la direction de son élevage.

Enfin, sur le vœu émis par la commission, M. le Directeur des haras d'Angers promet de réserver aux étalons inscrits au livre d'origine les primes de conservation accordées par l'administration centrale.

Comme on le voit, il y a, de nos jours, parfait accord entre tous ceux qui peuvent favoriser le développement de notre élevage. Les haras ne cherchent plus, comme autrefois, à imposer un type de production à une région déter-

minée. Ils entrent dans les vues des gens compétents qui s'occupent de la question et s'efforcent de les aider dans leur tâche. Cette aide, accordée à bon escient, ne peut manquer d'être fort efficace car, sans être de véritables Mécènes, ils n'en disposent pas moins de capitaux d'une certaine importance et dont l'appoint se fait sentir. C'est cette union actuelle qui fait la force de notre élevage et lui promet de rapides progrès, surtout lorsque nous aurons obtenu satisfaction pour la priorité accordée aux juments inscrite au stud-book, comme nous l'avons exposé plus haut.

Le 3 novembre 1924, nouvelle réunion de la société du stud-book. Une mesure y est prise, peu importante en apparence, et qui néanmoins évitera à l'avenir bien des froissements entre gens, animés tous des meilleures intentions et du zèle le plus louable.

Depuis 1907, chaque année, une commission, composée du président de la société du stud-book, du secrétaire de cette société, d'un conseiller général, de deux vétérinaires dont le directeur départemental des services et d'un étalonnier, s'en va dans le Perche acheter des étalons. Ceux-ci seront ensuite vendus aux enchères à Laval aux étalonniers du département.

Or, par suite d'une décision fâcheuse, remontant, paraît-il, à l'époque de la lutte entre partisans du gros et du petit percheron, les vétérinaires ne possédaient au sein de cette commission qu'une voix consultative. Leur rôle se

bornait donc, théoriquement tout au moins, à déclarer que tel étalon ne possédait ni tares, ni vices rédhibitoires. Ce rôle subalterne n'était pas pour leur plaire et chaque année quelque discussion en découlait. Le travail de la commission n'en était pas facilité. Le conseil général, en 1925, a mis fin à cette anomalie en accordant aux vétérinaires la voix délibérative qu'ils possédaient déjà pratiquement, c'est certain, mais qu'on pouvait toujours leur contester.

Enfin, le 28 février 1925, nouvelle réunion dans laquelle est agité le projet de création d'une union des syndicats d'élevage du cheval percheron du Maine (Sarthe, Mayenne et Maine-et-Loire), adoptant le standard percheron.

Les cartes d'origine seront les mêmes, mais porteront le nom de chaque syndicat.

Le registre sera unique et divisé en trois sections.

La réunion constitutive aura lieu le 16 mai suivant à Angers.

Cette fois le projet a eu une suite et, comme nous l'allons voir, des conséquences déjà heureuses.

Constitué à Angers, ce nouveau syndicat a comme circonscription territoriale les départements de la Mayenne, du Maine-et-Loire et les cantons de la Sarthe non compris dans les limites de la Société hippique percheronne.

Le vendredi 16 avril 1926, cette union tient au Mans sa première réunion.

Là, nouvelle sensationnelle et première victoire, M. d'Andigné, son président, annonce qu'à la date du 26 mars

1926, M. le Ministre d'agriculture nous fait connaître que le Comité supérieur des livres généalogiques consent à inscrire notre stud-book sur le répertoire des races françaises à la condition que les mots « cheval percheron » seront remplacés par « cheval de trait ». Question de nom, peu importante d'ailleurs. Le titre de cheval de trait du Maine n'est-il pas préférable à celui de percheron deuxième zone ? Mieux vaut, comme disait César, être premier dans un village que second à Rome.

Il en résulte qu'au lieu d'adopter strictement le standard percheron nous en établirons un pour nous, répondant exactement à nos besoins... et aussi à nos moyens.

Voici celui qu'on a adopté :

L'Union poursuit l'amélioration du cheval de trait du Maine, se rapprochant du type percheron de volume moyen, répondant aux besoins de l'agriculture, du commerce et de l'artillerie, du cheval pouvant trotter tout en tirant de lourdes charges, répondant aux caractères suivants :

Tête assez longue, à profil droit ; front large et plat ; oreilles fines, assez longues et bien plantées, œil vif ; naseaux assez ouverts, plus longs que larges ; le bout du nez légèrement effacé ; ganaches accusées ; attache de tête dégagée.

Encolure assez longue et puissante ; garrot bien accusé ; épaule longue et oblique ; poitrail large ; poitrine ample et profonde ; côtes longues et ouvertes ; dos et reins droits et courts ; croupe large, bien musclée, fesses et cuisses longues et bien musclées.

Avant-bras long et puissant ; genou large et profond ; canon court avec tendons forts ; paturon plutôt court ; boulet fort ; couronne nette ; pied haut et bien fait ; jarrets larges et puissants et bien dirigés.

Couleur grise ou noire ; crins longs et fins ; extrémités peu chargées de crins.

Taille moyenne : 1 m. 60 pour la jument ; 1 m. 65 pour le mâle.

Défauts éliminatoires : éparvin, jarde, jardon, formes coronaires et cartilagineuses ou vices reconnus héréditaires ; cornage et fluxion périodique.

Désormais l'inscription ne se fera qu'à trois ans, on pourra néanmoins la faire à deux ans pour les sujets de choix.

Pour obtenir cette inscription, il faudra présenter un certificat de naissance délivré sur le vu du reçu de l'éta lonnier avant le 31 décembre de l'année de la naissance. Les certificats de saillie délivrés par les haras nationaux en tiendront lieu.

Si le marquage est décidé, la même marque servira pour les trois sections.

Cette marque a d'ailleurs son utilité puisque, bien surveillée, elle exclut la fraude ou du moins la rend plus difficile.

La première conséquence de notre inscription au répertoire des races françaises a été la création, au concours central de Paris, d'une section spéciale qui a été inaugurée en 1926. Malgré les charges qu'impose un pareil déplace-

ment, un beau lot de chevaux et de juments y a été présenté. Notre élevage ne pourra qu'y gagner au point de vue commercial. L'attention des acheteurs étrangers au département devant être forcément attirée par cette nouvelle section l'idée leur viendra de visiter la région d'où elle provient. Le petit percheron est peu fait dans le Perche, peut-être est-ce exclusivement chez nous que sera produit dans l'avenir le cheval de ce format.

Voilà où en sont rendus pour l'instant ceux qui poursuivent inlassablement l'amélioration de notre race chevaline.

Cherchons par quels moyens, de quelles façons il faudrait modifier les méthodes actuelles pour obtenir mieux encore.

CHAPITRE III

Ce qu'il reste à faire.

Il est peut-être un peu présomptueux de notre part de sembler vouloir donner des conseils à plus expérimentés que nous, aussi, n'est-ce pas absolument ce que nous allons tenter. Depuis que nous sommes venu habiter ce département nous nous sommes toujours intéressé à l'élevage en général et nous avons cherché par quels moyens on pourrait le plus rapidement et le mieux possible améliorer les races que nous produisons. On s'instruit beaucoup en causant et c'est dans nos rencontres avec des gens documentés, en échangeant avec eux des remarques touchant à ce qui nous intéresse que peu à peu nous avons acquis certaines idées qui sont un amalgame des nôtres propres avec celles des autres. C'est ce résultat de nos conversations que nous allons tenter d'exposer ici.

C'est ainsi que, lorsque plus haut nous avons abordé le sujet du Stud-Book, il nous a semblé qu'il y avait

une amélioration à faire. Nous n'y reviendrons pas et nous nous contenterons de nous résumer en disant : Le premier perfectionnement à apporter à l'organisation actuelle serait d'encourager les cultivateurs à faire inscrire leurs animaux. Pour y arriver, la persuasion, seule arme dont nous soyons dotés à l'heure actuelle, est insuffisante ; il faut leur offrir des avantages matériels et, en particulier, réserver aux juments, figurant au livre généalogique, des étalons d'une classe au-dessus de la moyenne. Ce sera plus efficace que les concours qui n'intéressent et n'attirent qu'une élite, c'est-à-dire une minorité.

A ce moment les tournées d'inscription, comme nous le disions, changeront aussitôt d'aspect. Nous pourrions choisir entre les candidats.

Pour l'instant, il faut bien l'avouer, nous sommes contraints d'accepter les animaux que l'on nous présente. Assurément les vices éliminatoires sont respectés, mais, au point de vue conformation, quelle indulgence ! Et pour la robe que de fois des poils rouges, un peu trop abondants, passent inaperçus ! Eh bien ! ces accrocs au règlement nuisent à la prospérité du stud-book ; car en cette matière, comme pour les décorations, toute distinction accordée trop facilement n'est plus recherchée par les gens sérieux. Ce qui fait le prix d'un titre de sociétaire, c'est la difficulté que l'on éprouve à l'acquérir. Il faut donc que nos commissions puissent être exigeantes et que le tableau de pointage soit strictement appliqué.

Mais ce n'est pas tout. Chaque année, nos étalons sont examinés au point de vue des tares transmissibles, afin d'écarter de la reproduction non seulement les porteurs de certaines exostoses, mais encore les corneurs et les fluxionnaires. En est-il de même pour les juments? Certes, lors de leur premier examen, les animaux fluxionnaires s'il s'en présentait, ce qui serait bien surprenant, seraient éliminés, mais y a-t-il beaucoup de commissions qui fassent subir aux candidates l'épreuve du cornage? Pour notre part, nous ne l'avons jamais fait et peu de confrères, sans doute, pourraient nous jeter la première pierre. Et puis, admettons que nous seul ayons fauté, la différence ne serait pas grande. Quand une jument a été acceptée, bien souvent, on ne le revoit plus jusqu'à sa mort. Il n'y a d'exceptions que pour celles qui sont présentées dans les concours. En ce cas, la surveillance est facile sous le rapport de la fluxion, mais il n'en est plus de même pour le cornage car les quelques mètres parcourus au trot sous les yeux du jury ne feraient jamais découvrir ce vice. En voilà donc un qui échappe forcément et, comme une jument fluxionnaire ou borgne, ou aveugle, n'est jamais présentée dans un concours, dans les deux cas l'élimination de la reproduction ne se fera pas. C'est ce qui explique que malgré les précautions très sérieuses prises en ce qui concerne les étalons, nous voyons depuis quelques années des cas *innombrables* de fluxion périodique. Nous ne manquons jamais en cette occurrence de conseiller la vente de ces animaux comme inaptes à faire des poulis.

nières, mais nos conseils ne sont pas toujours suivis et quand ils le sont, il est peu probable que leurs nouveaux propriétaires soient assez raisonnables pour les laisser stériles !

Et voilà, à notre avis, la deuxième lacune. Que faudrait-il pour la combler ? Que chaque année la commission d'inscription, lors de son passage dans les communes, se fasse présenter les animaux antérieurement inscrits et les examine sur ces deux points. Nous ne nous dissimulons pas que c'est une complication, mais qui veut la fin veut les moyens. Il y aurait bien une autre méthode plus aisée au moins en ce qui concerne la fluxion, ce serait la présence d'un membre du stud-book lors du passage des commissions de classement des chevaux. Par malheur pour nous et heureusement pour les cultivateurs, cette institution est en voie de disparition. Bien que ce fait nous enlève un moyen facile d'investigation, nous n'en applaudirons pas moins à la suppression de cette pratique, onéreuse pour notre budget, fort gênante pour les assujettis et de bien peu d'utilité en cas de mobilisation. En 1914, faisant partie d'une commission de réquisition des chevaux, nous nous sommes vus dans l'obligation de recommencer entièrement le classement établi antérieurement.

Cette parenthèse étant fermée, reprenons l'exposé de nos suggestions.

Parmi les encouragements à l'élevage, nous noterons l'attribution de primes de conservation aux poulinières, les

comices et le concours agricole départemental. Dans ces trois cas, l'inscription préalable au stud-book est exigée ou tout au moins la délivrance du prix obtenu est subordonnée à la justification de cette inscription.

De ces divers concours, nous ne dirons rien. Ils sont entrés dans les mœurs et bien suivis.

Il n'en sera pas de même du concours d'étalons dans chaque arrondissement. Il semble là qu'il y ait quelque chose de mieux à faire.

Ce concours a lieu chaque année à Laval, Mayenne et Château-Gontier. Pour cette année (1927), une somme de 14.000 francs était à répartir entre les étalons du département proportionnellement au nombre de chevaux et juments qui s'y trouvent.

Voici quelle était cette proportion :

Arrondissement	Nombre de chevaux et juments	Concours d'ensemble	Chevaux de moins 5 ans non primés au concours d'ensemble
Laval	25.379	3.725 fr.	1.000 fr.
Mayenne	30.441	4.450 »	1.200 »
Château-Gontier	19.158	2.825 »	800 »
Total	74.978	11.000 »	3.000 »

Exceptionnellement une subvention de 2.000 francs avait été ajoutée spécialement pour l'arrondissement de Mayenne à cause du nombre important et de la qualité des étalons présentés chaque année dans cette ville. Les sommes attribuées à chaque arrondissement sont partagées en prix de

300 francs lesquels sont accordés aux meilleurs étalons. S'il y en a certains qui sont nettement supérieurs aux autres le montant du prix est majoré et au besoin le nombre de ces prix est diminué pour rester dans la limite fixée. Il arrive alors fréquemment que, dans un arrondissement, on a trop de prix, si bien que le jury se voit forcé de récompenser des animaux qui ne le méritent pas. Par contre, dans un autre, le lot présenté peut être tel, et cela s'est produit maintes fois, qu'il faut se contenter de donner des mentions à d'excellents chevaux. Devant cet état de choses, on en est venu à souhaiter la disparition de ce concours ou du moins sa transformation en lui rendant le caractère primitif de répartition de primes aux meilleurs étalons de chaque canton, là où les étalonniers font un réel effort individuel. La solution qui paraît remporter le plus de suffrages serait la création de prix d'écuries. Lors des réunions annuelles de surveillance des étalons, une commission, la même pour tout le département, attribuerait aux étalonniers, qui présenteraient les meilleurs lots de chevaux, un prix d'ensemble et le montant de ces prix serait déterminé proportionnellement au nombre d'étalons dans chaque canton. La tâche serait ainsi plus aisée pour les membres du jury, on épargnerait des déplacements pénibles et onéreux aux étalonniers souvent fort éloignés du chef-lieu d'arrondissement et on éviterait que l'un d'entre eux ne possédant qu'un bon étalon dans son écurie ait cependant un prix. Il est évident qu'il y a plutôt lieu d'encourager ceux

qui possèdent plusieurs étalons moyens que celui qui en aura un bon et plusieurs médiocres.

Voilà donc encore une amélioration à effectuer.

Le département et le stud-book font, comme on le sait, d'autres sacrifices encore à la cause de l'élevage. Nous voulons parler de l'achat des étalons dans le Perche.

Chaque année, une commission dont il a été parlé au cours de cette étude s'en va donc acquérir des étalons. Ceux-ci sont ensuite vendus aux enchères publiques à Laval entre les étalonniers du département.

Les acquéreurs de ces animaux signent un cahier des charges qui leur impose certaines obligations dont les principales sont :

D'employer l'étalon à la monte dans le département, de le bien entretenir, de ne pas dépasser un prix-limite de saillie, fixé annuellement à 100 francs, de ne pas faire saillir plus de trois juments par jour, enfin de le conserver jusqu'à l'âge de dix ans au moins ou de ne le vendre avant cet âge qu'à un autre étalonnier du département.

Généralement, le prix de vente est très inférieur au prix d'achat. Les subventions du conseil général et du stud-book comblent ce déficit.

Cette méthode qui donne d'excellents résultats en ce sens qu'elle introduit chaque année dans le département un contingent variable de bons étalons est cependant l'objet de deux critiques : la première vise le mode d'achat et la seconde son utilité.

En ce qui concerne le mode d'achat, voici ce qu'on peut lui reprocher. La commission ne dispose à cet effet que d'un crédit limité qu'elle ne peut dépasser, c'est-à-dire que la différence entre les prix d'achat et de vente ne peut excéder le montant des subventions accordées. Pour éviter ce désagrément, elle n'acquiert les étalons que sous réserves et décide, pour chaque cheval, que si les enchères n'atteignent pas un prix déterminé, la vente sera nulle et le vendeur le reprendra moyennant une indemnité pour les frais de transport. Ce procédé, évidemment, exclut toute surprise mais il a en revanche un gros inconvénient. Le vendeur, pendant les quelques semaines qui séparent l'achat de la vente, reste dans l'incertitude. Il peut se présenter chez lui des acquéreurs qui prendraient l'animal pour un prix au moins égal, et quelquefois même supérieur et paieraient comptant. Or, si l'enchère n'est pas suffisante il peut avoir manqué une affaire. Alors, certains d'entre eux sont peu accueillants pour la commission ; d'autres ne lui montrent que des chevaux de catégorie moyenne dont ils ont toujours un certain assortiment, alors que les chevaux « de tête » n'existent qu'à quelques exemplaires.

Il est bien évident que cette méthode gêne considérablement les achats et que c'est la principale raison pour laquelle les membres de la commission sont, chaque année, comme nous l'avons été nous-même, tout surpris qu'il soit si difficile d'acheter des animaux sortant de l'ordinaire. C'est bien simple : il y en a, mais on ne les voit pas ; les

pâturages sont si grands et si dissiminés qu'on ne les parcourt pas tous. Il serait donc, à notre avis, très désirable que les achats puissent être fermes ; nous sommes persuadé qu'immédiatement le choix serait plus aisé parce que portant sur un lot plus relevé.

Pour tout ce qui a trait à l'opportunité de ces achats, voici ce qu'on dit : « Au lieu de courir chercher des étalons dans le Perche, laissez donc chacun acheter à sa guise. Vous n'aurez plus ensuite qu'à distribuer en primes d'achat les subventions votées, et ce sera plus simple. »

Cette argumentation a sa valeur, surtout de prime abord et semble difficilement réfutable. Et cependant, à la réflexion, on peut changer d'avis.

Si l'on opérât ainsi, qu'arriverait-il ? Ce seraient toujours les mêmes qui recevraient les subventions et ceux-là justement qui en ont le moins besoin.

Nous nous expliquons. Qui présenterait les meilleurs sujets ? Ceux qui peuvent y mettre le plus d'argent. L'éta lonnier modeste qui ne serait pas sûr d'obtenir une prime suffisante devrait toujours acheter des animaux moyens. Il ne recevrait rien ou peu de chose. Il pourrait se faire aussi que, petit à petit, l'on s'écartât du modèle que l'on veut imposer. Pour éviter ce danger le meilleur système est d'acheter soi-même, car on sait ainsi que chaque année quelques étalons au moins, du type voulu, pénètrent dans le département.

Et que se passe-t-il avec la méthode actuelle ? Les che-

vaux achetés sont, en principe, et doivent obligatoirement être, plutôt au-dessus de la moyenne puisqu'ils doivent réunir les conditions d'inscription au stud-book. Vendus à perte, ils peuvent être acquis par des éleveurs qui seraient incapables, faute de ressources suffisantes, d'en acheter de semblables dans le Perche. Bien plus, les chevaux de tête, lorsqu'il s'en trouve, sont disputés entre quelques amateurs, presque toujours les mêmes, et du fait de cette concurrence parfois acharnée, atteignent des enchères voisines du prix d'achat, quand elles ne lui sont pas supérieures. Ainsi, au lieu de prendre sur la part des autres, ceux qui peuvent se permettre des sacrifices viennent, involontairement il est vrai, en aide aux moins favorisés. Il reste toujours à ceux qui ne veulent pas se plier aux exigences du cahier des charges, ou à qui ne plaisent pas les animaux achetés par la commission, la possibilité de faire les achats à leur guise. Si leur choix est bon, ce sont autant d'éléments d'amélioration introduits en surplus chez nous. La commission n'a pas le monopole de l'achat des bons étalons. Il est bon d'ailleurs qu'elle s'en souvienne au moment du concours d'arrondissement afin d'attribuer loyalement les prix aux animaux qui les méritent. Nous avons remarqué ces dernières années, lorsque nous faisions partie du jury, que bien souvent tout de même ce sont véritablement les étalons achetés par cette commission qui venaient en tête, sans parti pris. Nous croyons donc que la méthode est bonne et nous avons d'autant plus de mérite à plaider cette cause

que nous l'avons combattue autrefois. Nous espérons que nos arguments feront subir à quelques-uns de ses détracteurs l'évolution que nous avons accomplie après avoir soigneusement pesé le pour et le contre.

Nous terminerons cette longue suite de suggestions par une remarque qui, malheureusement, n'aura pas grande influence sur l'évolution de la race parce qu'elle a trait à un fait accepté depuis de longues années. Il s'agit de la robe choisie : grise ou noire. C'est cette dernière couleur qui n'a pas l'heur de nous plaire et voici pourquoi.

A l'école d'Alfort, il y a déjà pas mal d'années, dans le cours d'extérieur du cheval, notre professeur, M. Gustave Barrier, nous a si souvent répété qu'il n'y a pas de chevaux noirs et pas plus d'ailleurs de blancs, que nous n'avons jamais pu l'oublier. Or plus nous voyons de chevaux et plus nous nous pénétrons de la vérité de cet axiome. Examinons au soleil un cheval noir : presque inévitablement nous lui trouverons des reflets roux ou même franchement rouges. Et l'on s'étonne ensuite de voir à chaque instant des juments grises saillies par un étalon noir donner des poulains bais ! Le noir n'est qu'un bai très foncé, c'est une robe artificielle mal fixée et qui a des retours en arrière. Voilà une des raisons, la principale, pour laquelle nous n'en voudrions point.

On nous dira : « Le blanc est salissant » ; c'est entendu, mais combien plus coquet. Il nécessite un pansage plus soigné ? Tant mieux, l'animal en profitera, puisque « un bon pansage vaut un picotin d'avoine »,

Mettons côte à côte deux étalons ou deux juments de conformation identique, mais de robe différente. Dans tous les cas la robe grise l'emportera, il suffit d'assister à un concours pour s'en rendre compte ; c'est involontaire, instinctif même chez les partisans de la robe noire.

Il est vrai qu'en temps de guerre, le blanc se voit de loin, mais l'objection n'a plus guère de valeur car, si par malheur nous assistons jamais à nouveau à un pareil cataclysme, les canons seront tous munis de tracteurs et les chevaux resteront soigneusement cachés à l'arrière-front et ne se déplaceront que la nuit.

Nous demandons donc, sans grand espoir, la suppression de la couleur noire chez nos chevaux de trait du Maine et ce sera la dernière amélioration que nous réclamerons.

CONCLUSION

Depuis environ vingt-cinq ans, la progression de notre race chevaline du Maine a été continue mais assez lente. La guerre de 1914, il est vrai, est venue l'entraver et lui a porté un coup terrible en absorbant toutes nos plus belles poulinières de cette époque. Depuis 1918, le mouvement en avant a repris et nos écuries se sont presque complètement remontées, tout au moins sous le rapport de la qualité car nous sommes bien loin des 92.500 représentants de l'espèce chevaline que nous possédions en 1875.

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, ce mouvement ascendant semble devoir s'accélérer, le groupement de trois départements devant donner au stud-book un regain de vigueur. Nous avons conquis notre place au répertoire des races françaises, ainsi qu'au concours de Paris. C'est un beau résultat, mais noblesse oblige : nous sommes sortis de l'obscurité, mais maintenant l'on nous verra ; nous devons donc nous montrer dignes de l'honneur qu'on nous a fait.

Il faut une sélection de plus en plus sévère chez le mâle et chez la femelle. Tout étalon d'un modèle défectueux doit être refusé sans pitié, il y va de l'intérêt de tous.

Les cultivateurs doivent comprendre qu'il ne faut jamais vendre, parce qu'on en trouve un gros prix, une bonne pouliche pour en conserver une médiocre. Tous ceux qui ont sur eux quelque influence doivent leur répéter sans cesse cette vérité pour la leur ancrer dans l'esprit à tout jamais et leur éviter de succomber à la tentation.

Il faut également qu'ils s'attachent à l'amélioration de leurs terres par un apport judicieux d'engrais afin d'augmenter en qualité et en quantité la nourriture récoltée.

Si l'on trouve le moyen de leur faire rechercher l'inscription au stud-book, alors l'amélioration sera plus rapide encore puisque la sélection plus sévère. Et peu à peu nous deviendrons pour nos voisins les Percherons des rivaux redoutables. Nous ne voulons pas dire que, semblables à la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf, nous ayons la prétention d'éclipser quelque jour cette race célèbre, à juste titre, dans le monde entier. Loin de nous cette audace. Ce que nous désirons, c'est nous créer à côté d'elle une place enviable. Leur laissant le gros percheron nous pouvons produire le petit sous un autre nom.

Mais nous ne croyons pas toutefois que nous devions prendre comme idéal de nous suffire à nous-mêmes et de devenir une contrée d'élevage. Vendons dans le Perche, comme autrefois, nos poulains en surnombre, au risque d'en retrouver quelques-uns parmi les étalons que nous importerons.

Restons ce que nous sommes : naisseurs et cultivateurs.

Il n'est que temps d'enrayer l'extension des herbages qui, si nous n'y prenons garde, nous rendront totalement tributaires de l'étranger pour le pain qui constitue la base de notre alimentation nationale. Si quelque nouvelle guerre surgissait comment supporterions-nous cette cruelle restriction ? Par quoi remplacerions-nous le blé ? Par la pomme de terre ? Mais l'herbage la tue aussi.

Modernisons donc nos méthodes, utilisons les engrais, sélectionnons les semences pour produire davantage puisque ailleurs on produit moins.

C'est là, nous semble-t-il, le parti le plus sage et nous faisons des vœux pour que chacun le comprenne avant qu'il soit trop tard, avant que l'herbe ait étouffé le blé.

Vu : Le Doyen,
H. ROGER.

Vu : Le Président,
GOSSET.

Vu et permis d'imprimer :

Pour le Recteur de l'Académie de Paris,

L'Inspecteur de l'Académie,
MAURELLET

BIBLIOGRAPHIE

SINOIR, *La production chevaline dans la Mayenne* (1875).

P. MASSERON, *Le livre généalogique du cheval de trait mayennais* (1924).

A. JANVIER et P. MASSERON, *Stud-book ou Livre d'origine du cheval de trait de la Mayenne* (1911-1912-1914-1922-1926).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	Page	7
Le département de la Mayenne. — Sa géographie.		
— Sa géologie	»	11
Le cheval mayennais	»	21
Ce qu'il reste à faire	»	59
Conclusion	»	71
Bibliographie	»	75

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	Page	7
Le département de la Mayenne. — Sa géographie.		
— Sa géologie	»	11
Le cheval mayennais	»	21
Ce qu'il reste à faire	»	59
Conclusion	»	71
Bibliographie	»	75

Editions de la Revue " NOS ANIMAUX "

Journal des Vétérinaires Praticiens
8, Rue des Saints-Pères, Paris.
